

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

BDIC

### Profils d'Outre-Rhin

Une Anglaise, qui fut pendant cinq ans institutrice des enfants du Kronprinz, vient de publier de piquantes révélations sur la cour de Berlin.

Un des chapitres les plus significatifs de ce volume est celui qui nous raconte comment la jeune institutrice, M<sup>me</sup> X..., fut présentée à ses futurs élèves. Les deux aînés des trois petits princes s'occupaient en ce moment de tout leur cœur à essayer un nouveau « jeu de guerre » que venait d'inventer et d'aménager à leur usage le comte Zeppelin. Ce jeu consistait à bombarder, du haut de minuscules ballons dirigeables, les principaux monuments de trois villes en carton-pâte, scrupuleusement reproduites en miniature d'après les plans authentiques de Londres, de Paris et de Saint-Pétersbourg. Un jeune lieutenant qui, naturellement, dirigeait la partie, transmettait à ses élèves les instructions reçues par lui du comte Zeppelin; il leur enseignait à détruire, de préférence, les « édifices d'utilité nationale » ou bien encore les « monuments du passé historique ».

C'est ce que le jeune lieutenant appelait « renforcer l'éducation géographique » des petits joueurs.

M<sup>me</sup> X... eut fréquemment l'occasion de se trouver en présence de certains généraux allemands dont la guerre actuelle a mis le nom en vedette: von Hindenburg, von Kluck.

Le général Hindenburg lui apparut tout formé d'une superposition de carrés. Carrées étaient non seulement ses grosses épaules de lutteur, mais aussi sa tête aux cheveux taillés en brosse. Ses yeux mêmes, sous de pesantes paupières gonflées, avaient quelque chose de carré et parallèlement son nez, ses oreilles, son épaisse moustache, que l'on aurait dite prolongée artificiellement par des favoris descendant au milieu des joues.

Quant au général von Kluck, celui-là était remarquable surtout par l'ampleur du haut de son crâne, qui faisait paraître sa tête comme surmontée d'un dôme. Avec cela, un air toujours distrait ou absorbé, comme si le général s'obstinait à la poursuite d'un rêve intérieur. Un jour, cependant, M<sup>me</sup> X... l'a entendu dire qu'« on voulait décidément l'envoyer en France ». Et le fait est que la jeune institutrice fut tout étonnée, quelques mois plus tard, de l'impression extraordinaire produite chez les parents de ses élèves, lorsque ceux-ci reçurent par la poste une boîte de pastilles de chocolat, accompagnée d'une carte de visite où le général von Kluck avait écrit de sa main: « Chocolat français envoyé de France à deux braves petits soldats allemands. » Le plus étrange fut qu'en lisant cette carte, le père des « deux petits soldats allemands » ne put s'empêcher d'admirer « le courage intrépide du vieux von Kluck ». Et c'est seulement ces temps derniers que M<sup>me</sup> X... a pu enfin

comprendre ce qu'avait eu de particulière-ment « intrépide » l'excursion en France d'un général allemand qui s'est trouvé connaître d'avance à merveille tous les secrets des « champignonnères » du Soissonnais.

La première année de son séjour en Allemagne, M<sup>me</sup> X... avait eu l'occasion de ren-contrer une autre des gloires militaires allemandes, le terrible général von Bernhardi.

Sa haine méprisante pour les Anglais, raconte-t-elle, était un des sentiments dont il se montrait le plus fier.

— Etes-vous donc amie des Anglais? me demanda-t-il un jour.

Je m'enhardis à répondre que je tenais l'Angleterre pour l'une des plus grandes nations du monde.

— Quelle sottise! — fit le général, d'un ton sec et tranchant que je n'oublierai de ma vie. Vous n'avez qu'à lire leurs propres journaux, pour voir que les Anglais eux-mêmes se rendent compte de la rapidité de leur décadence. Mais la main du Destin est sur eux. Ils dorment d'un sommeil dont ils ne s'éveilleront qu'après un choc bien rude, et cela seulement quand il sera trop tard!

Il nous semble bien que les événements actuels se chargent de prouver que le général Bernhardi fut un mauvais prophète. La main du Destin qui devait s'abattre sur l'Angleterre pèse chaque jour plus lourdement sur l'Allemagne. Et c'est pour le méprisant von Bernhardi que le choc doit être tout particulièrement rude.

### Riposte des États-Unis

Nous avons annoncé déjà que l'amirauté allemande, pour faire le blocus de l'Angleterre (!), avait décidé de taper dorénavant « dans le tas »: à partir du 18 février, les navires neutres eux-mêmes, déclarait-elle, s'exposaient à être attaqués dans la Manche et les eaux de la Grande-Bretagne.

La réponse des neutres ne s'est pas fait attendre. Ils ont hautement protesté. La note des Etats-Unis, remise au gouvernement allemand, est particulièrement énergique.

« Si les commandants de navires allemands, dit-elle, s'autorisant du prétexte que le drapeau des Etats-Unis n'est pas employé de bonne foi, détruisaient en haute mer des vaissaux américains et mettaient en danger la vie des citoyens américains, il serait difficile au gouvernement des Etats-Unis de considérer cet acte autrement que comme une violation, impossible à défendre, des droits des neutres et comme une action qu'il serait, en vérité, difficile de concilier avec les relations amicales qui existent heureusement entre les deux gouvernements. »

M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a ajouté, dans une interview que lui a prise l'un des rédacteurs de la *National Zeitung*, « que la destruction d'un seul navire américain provoquerait immédiatement un conflit sérieux ».

### LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

dans les Vosges et en Alsace

M. Poincaré, accompagné de M. Millerand, visite Epinal et Belfort ainsi que les communes reconquises de la Haute-Alsace.

Le Président de la République, qu'accompagnait le ministre de la guerre, est rentré à Paris samedi matin, ayant achevé le nouveau voyage qu'il vient d'accomplir sur le front pendant les trois journées de mercredi, jeudi et vendredi, et au cours duquel il a particulièrement visité les armées qui opèrent dans les Vosges et en Alsace.

MM. Poincaré et Millerand ont d'abord inspecté les ouvrages avancés des camps retranchés d'Epinal et de Belfort, où ils ont vivement félicité les gouverneurs du soin avec lequel a été organisée la défense de ces places. Avant de se retirer, le Président de la République a laissé 1,000 fr. pour les pauvres d'Epinal et de Belfort.

Sur les deux versants des Vosges, le Président et le ministre se sont fait rendre compte de la manière dont fonctionnent les services de ravitaillement en vivres et en munitions, les postes et le service sanitaire. Le Président a longuement visité un grand nombre d'ambulances; il s'est entretenu avec les blessés, et il a constaté une fois de plus leur admirable état moral. Il a également visité les soldats atteints de maladies contagieuses, qui sont, dans toute l'armée, sensiblement moins nombreux qu'en temps de paix, et a adressé à tous des paroles de réconfort.

Au cours de sa tournée, le Président a eu l'occasion de rencontrer un bataillon de chasseurs alpins, auquel il a appartenu comme capitaine. Sur la proposition du général Joffre et du ministre de la guerre, il a remis la Légion d'honneur à un officier de ce bataillon et la médaille militaire à un sous-officier. Les chasseurs ont fait à leur ancien capitaine un accueil extrêmement touchant.

Le Président de la République s'est rendu au milieu des troupes d'Alsace sur trois points différents.

Il a d'abord traversé le col de la Schlucht. Les pentes des Vosges étaient entièrement couvertes de neige. Des bataillons de territoriaux étaient occupés à déblayer les routes qui sont constamment recouvertes par de véritables avalanches. A force de patience, on est cependant arrivé à assurer la régularité des communications entre Gérardmer et la vallée de Munster.

Le Président est monté, avec le général Putz, dans un traîneau attelé de trois mules. Un peloton de skieurs armés, composé de chasseurs alpins, les accompagnait.

Le lendemain, le Président a traversé le col de Bussang et s'est rendu dans la vallée de Thann.

Dès qu'il est arrivé dans la commune d'Urbès — la première commune alsacienne

— et bien que sa venue n'ait pas été annoncée, le bruit de sa présence s'est répandu parmi les troupes et la population alsacienne, et les habitants, mêlés aux soldats, se sont précipités sur son passage. Le Président a dû, dans la plupart des localités traversées, Urbès, Wesserling, Saint-Amarin, Mooth, etc., descendre d'automobile et parcourir à pied les rues principales au milieu d'une foule composée de vieillards, de femmes et d'enfants, car les hommes en âge de servir se sont enrôlés dans les rangs de l'armée française, lorsqu'ils n'ont pas été pris par l'Allemagne. C'étaient partout des cris répétés de « Vive la France ! Vive l'Alsace française ! »

Au pas des portes, de vieilles femmes essayaient leurs yeux; aux fenêtres, des jeunes filles ornées de coiffes alsaciennes agitaient leur mouchoir. Sur les trottoirs, des enfants, qui portaient fièrement de jolis bonnets de police confectionnés par les troupeaux français, poussaient des vivats. De temps en temps une femme ou un enfant se détachait de la foule, se précipitait devant le Président et lui remettait un bouquet, un ruban tricolore, une brochure française... témoignage émouvant et naïf d'attachement à la France. Beaucoup de maisons avaient été précipitamment pavées avec de vieux drapeaux tricolores qui dataient d'avant 1870 et qui étaient restés cachés pendant quarante-cinq ans.

A Saint-Amarin, les maires de plusieurs communes de la vallée sont accourus devant le Président. Le doyen a voulu adresser à M. Poincaré des souhaits de bienvenue, mais l'émotion lui a étreint la gorge et il a dû s'arrêter. Le Président, lui-même profondément remué, a répondu qu'il venait confirmer aux populations d'Alsace les déclarations que leur avait déjà faites le général Joffre. La France, heureuse d'ouvrir les bras à l'Alsace si longtemps et si cruellement séparée d'elle, ne doute pas que la victoire n'assure bientôt la délivrance des provinces qui lui ont été arrachées par la force et, tout en respectant leurs traditions et leurs libertés, elle leur rendra leur place au foyer de la patrie.

Le Président a remis la croix de la Légion d'honneur à plusieurs notables alsaciens dont la conduite courageuse lui a été signalée par l'autorité militaire et à la religieuse alsacienne de l'hôpital de Thann, qui s'est fait remarquer par son dévouement aux blessés. Il a laissé 3,000 fr. pour les pauvres de Thann et des autres communes de la vallée.

Dans une de ces communes, M. Poincaré a assisté à une classe faite par des religieuses alsaciennes à plus d'une centaine de petits garçons et de petites filles. Tous les élèves maintenant apprennent à la fois l'allemand et le français. Une petite Alsacienne au moins très éveillée a récité d'une façon charmante une fable de La Fontaine arrangée, a-t-elle dit, « par un poilu dans les tranchées ».

Au départ du Président, les enfants ont crié d'une seule voix : « Vive la France ! Vive le Président ! »

De retour à Bussang dans la soirée, il y a été accueilli par la population française aux mèmes cris de : « Vive la France ! Vive l'Alsace ! »

Le Président a passé en compagnie du ministre de la guerre une troisième journée au milieu des troupes qui occupent la Haute-Alsace.

Il a ainsi parcouru plus d'une vingtaine d'autres communes alsaciennes. Il s'est notamment arrêté à Chavannes-sur-l'Etang, à Montreux-Vieux, Dammemarie, Soppe, Senheim, Niederkirbach, Massevaux, Niederkirbach. Partout la réception a eu comme la veille le caractère le plus chaleureux et le plus émouvant.

Dans une de ces communes, le conseil municipal s'était réuni il y a quelques jours et avait signé une adresse au Président pour l'assurer que les habitants étaient heureux d'être enfin rattachés à la France. M. Poincaré a remercié les membres du conseil municipal, de cette adresse qu'il avait reçue avant son départ de Paris.

Dans une autre localité, le Président est entré à l'école. Une petite fille l'a remercié, dans un compliment très joyeusement tourné, des jouets que les élèves avaient reçus de M. Poincaré, à Noël, et deux cents enfants alsaciens ont chanté en chœur la *Marseillaise*.

Partout, dès que la population a connu l'arrivée du Président, elle est accourue. A Massevaux, la manifestation a été particulièrement enthousiaste.

Il faisait nuit quand le Président est arrivé. Une foule compacte avait envahi les rues. M. Poincaré est descendu d'auto et s'est rendu à pied à la mairie où il a été reçu par le maire, les conseillers municipaux, les notables, le curé. Tous ont exprimé au Président leur joie de voir leur ville redevenue française. M. Poincaré a répondu par quelques paroles émues. Tous les assistants avaient les larmes aux yeux. Le Président a été prié ensuite de se rendre sur la grand'place et dans les rues principales, où la foule serrée autour de lui l'a accompagné cachés pendant quarante-cinq ans.

Le Président a remis encore plusieurs décorations, les unes à des officiers, sous-officiers ou soldats, les autres à des Alsaciens. Deux de ces derniers, qui portaient déjà la médaille de la guerre de 1870, ont éclaté en sanglots lorsque le Président leur a donné l'accolade. L'un d'eux répétait : « Je puis mourir maintenant, puisque la France est revenue. »

Le Président a laissé 2,000 fr. pour les pauvres de la vallée de Massevaux. Il est ensuite reparti en auto pour Belfort qu'il a quitté vendredi soir à sept heures, longuement acclamé par les habitants.

## Faits de guerre DU 12 AU 16 FÉVRIER

La période du 12 février (23 heures) au 16 février (15 heures) a été caractérisée sur presque tout le front par la prédominance des actions d'artillerie, au cours desquelles nos batteries ont efficacement contre-attaqué celles de l'ennemi et obtenu des résultats particulièrement importants.

En Belgique, les Allemands ont viollement bombardé Nieuport, Nieuport-les-Bains et nos tranchées dans la région de la Dune; notre artillerie lourde a pris à partie les mortiers de l'ennemi, non sans succès. La ville d'Ypres et nos positions à l'est ont été également bombardées; la riposte a été immédiate, près de Poelcapelle, au nord-est d'Ypres, une batterie ennemie a été réduite au silence. Le 14 février, les troupes britanniques ont perdu deux éléments de tranchées avancées, entre Saint-Eloï et le canal d'Ypres; elles les ont repris le lendemain.

Dans la région de Lens et d'Arras la canonnade a été interrompue; elle a été très vive le 14 février. Près d'Aix-Noulette, une fraction ennemie qui essayait de se porter vers nos tranchées a été arrêtée net par le feu de notre infanterie. Près de Garey, nous avons fait exploser deux fourneaux de mine dans les petits postes ennemis. A Beaurains (au sud d'Arras), des tranchées allemandes ont été détruites.

Dans le secteur d'Albert, la guerre de mines nous a procuré deux succès : à la Boisselle (nord-est d'Albert), nous avons

fait sauter un fourneau dont nous avons occupé l'entonneoir; devant Dompierre (sud-ouest de Péronne) l'explosion d'une de nos mines a surpris des pionniers bavarois au travail.

La lutte d'artillerie a été très violente entre l'Avre et l'Oise, et sur tout le front de l'Aisne. L'ennemi a bombardé les villages de Baily et de Tracy-le-Val. Notre artillerie lourde a atteint la gare de Noyon. Aux environs de Soissons et à Verneuil (nord-est de Vailly), nos batteries ont canonné utilement des ouvrages et des rassemblements ennemis.

En Champagne, Reims a été de nouveau bombardée; notre tir sur les tranchées allemandes a donné de bons résultats. Près de Souain, un de nos bataillons qui avait réussi à s'emparer d'un bois en avant de nos tranchées, n'a pu s'y maintenir devant une contre-attaque exécutée par l'ennemi en forces notamment supérieures, une tempête de neige n'ayant pas permis à notre artillerie de l'appuyer suffisamment. Dans la région de Perthes, nos batteries ont détruit des ouvrages et dispersé des rassemblements de troupes ennemis.

En Argonne, la lutte est toujours très vive de tranchée à tranchée, particulièrement entre Fontaine-Madame et l'ouvrage Marie-Thérèse, où les deux adversaires en présence font sauter des mines et lancent des bombes; mais aucune action d'infanterie n'a été engagée.

Entre Argonne et Meuse, une attaque tentée par l'ennemi entre le village et les bois de Malancourt, a complètement échoué.

Une dizaine d'avions ont survolé la région de Verdun dans la journée du 12 février, les bombes qu'ils ont lancées n'ont causé aucun dommage. Dans la nuit du 11 au 12, nos tranchées du bois des Caures (nord de Verdun) ont été attaquées à deux reprises; l'ennemi a été repoussé avec pertes.

En Lorraine, dans la région de Pont-à-Mousson, des forces allemandes se sont portées contre ceux de nos éléments avancés qui occupaient le hameau de Norroy (écart de Lesmenil) et le signal de Xon (nord-est de Pont-à-Mousson) et ont réussi à les refouler; mais d'énergiques contre-attaques nous ont rendu le terrain perdu, à l'exception de quelques éléments de tranchées sur les pentes nord du signal. Une attaque menée par une compagnie ennemie sur Arracourt a été repoussée; une seconde attaque, menée en même temps, par une compagnie également, contre nos postes de Pianzey a eu le même sort.

Dans les Vosges, une violente tempête entraîne le développement des opérations.

En Alsace, dans la journée du 12 février, nos chasseurs ont enlevé la côte 937, à 800 mètres nord-ouest de la ferme Sudel et au nord de Hartmannswillerkopf. Ce brillant fait d'armes accompli sous des rafales de neige ne nous a occasionné que des pertes minimales. La position a été immédiatement mise en état de défense; grâce aux dispositions prises, le bombardement dirigé par l'ennemi sur nos tranchées n'a produit que des résultats insignifiants. Dans la journée du 13, l'ennemi a pris l'offensive par la vallée de Lauch, en deux colonnes s'avancant sur les rives nord et sud; la marche de ces troupes a été signalée, retardée et entraînée par nos patrouilles de skieurs jusqu'à la prise de contact avec notre ligne avancée Langenfeldkopf, bois de Remspach, devant laquelle la colonne venue par la rive nord demeure arrêtée, tandis que celle venue par la rive sud se borne à canonner nos positions. Nos skieurs ont exécuté une très brillante contre-attaque sur les pentes du Langenfeldkopf, au milieu d'un tempête de neige.

Ah ! le bon billet. — Un de nos amis s'entraînait ces jours derniers avec un villageois de la région envoiée. Le pauvre paysan ne possède plus rien — les Boches ont passé par là rien qu'un volumineux portefeuille, gonflé de papiers, qu'il porte constamment sur lui comme un précieux trésor.

Tout de même, *werra* est significatif. Ces gens-là, les Boches, voient du cochon partout !

Turenne sous séquestre. — Le monument de Turenne, à Sasbach, dans le duché de Bade, a été mis sous séquestre par les Allemands.

Sasbach, ou Salzbach, est un charmant petit village — pour autant, du moins, qu'un village boche puisse être charmant — blotti au pied même de la Forêt-Noire, à l'issue d'une aimable vallée. C'est là, ou tout près de là, que eut lieu la bataille, au début de laquelle Turenne fut atteint d'un boulet et tué le 27 juillet 1675.

En 1823, la France y éleva un monument à la mémoire du grand homme de guerre, et le terrain sur lequel on le construisit fut considéré comme appartenant au Gouvernement français, qui en confia la garde à un vétéran. Depuis 1829, bien des vétérans se sont succédé dans ce poste d'honneur de surveillance nationale, mais la population de Sasbach, peu bienveillante de sa nature, a toujours vécu en mauvais termes avec eux, surtout depuis 1870, bien entendu. L'un des derniers gardiens a eu, en particulier, avec la commune et les habitants des démêlés qui sont devenus presque célèbres : pour fuir les Boches de Sasbach, il avait fini par se retirer « en territoire français », c'est-à-dire à l'ombre même de l'obélique sur lequel il était chargé de veiller.

Que les Boches séquestrent, s'ils le veulent, le monument de Turenne : ils seront bien forcés de le rendre... avec le reste.

Prisonnier en Allemagne. — Nous avons eu l'occasion d'indiquer quel était le traitement habituel réservé, en Allemagne, aux prisonniers français. On nous communiqua une lettre d'un de ces prisonniers, qui vient confirmer tous nos renseignements.

Le vieux mortier de 1870. — Il en aura eu des aventures, celui-là ! En 1870, ce bon serviteur, né en France, était déjà vieux, et l'on pouvait croire sa carrière terminée. Pas du tout, les « Pruscos » (comme il dit aussi, ce mot-là) s'emparèrent de lui et l'emportèrent on ne sait trop dans quelle forteresse ou sur quelle esplanade, où bien vite, probablement, il cessa d'exciter la curiosité des petits enfants et de leurs bobones. Le vieux mortier resta, captif obscur, quarante-quatre ans au rebut. Un beau matin — les choses allaient mal — on vint le prendre: jamais les Boches ne l'avaient traité avec tant d'égards ! Il fut transporté dans une tranchée creusée en plein sol français et forcée, le pauvre, malgré son grand âge et son origine, de cracher des grenades sur nos poilus...

Heureusement, dans la journée du 7 février, une compagnie de notre 14<sup>e</sup> réussit à le reprendre et le voici de nouveau parmi ses vrais compagnons d'armes.

« Bis à x... qu'il parle dans le journal des mauvais traitements que nous subissons et surtout de la faim que nous endurons, car nous touchons un quart de boule de pain par jour, c'est-à-dire 215 grammes.

« Enfin, nous couchons dans des baraqués en planches, qui suintent l'humidité. Et, malgré le froid terrible d'ici, on n'arrête pas de travailler aux terrassements, même si l'on est blessé. L'estropié seul est inemployé. »

Nous nous abstiendrons, naturellement, de toutes précisions au sujet de l'auteur de la lettre et de son camp d'internement, afin de ne provoquer aucune représailles.

Le chef de la Mecque. — Le chef Hussein vient de mourir. Sa disparition sera regrettée en France et en Angleterre, car il avait énergiquement refusé de s'associer aux menées d'Enver pacha et des Jeunes Turcs.

Il entretienait avec les alliés les meilleurs rapports, et récemment le gouvernement anglais lui avait fait verser une forte avance sur la pension que le khédive d'Egypte, en bon souverain musulman, sert généreusement au chef de la religion de Mahomet.

Car les chefs de la Mecque, bien mieux que les sultans, ont droit au titre de chef de l'islam. Ils descendent directement de Mahomet et tirent de cette parenté un grand prestige. Ils sont les gardiens des Lieux-Saints et de la tradition. Ils rendent la justice, et pratiquement ils sont les maîtres de la Mecque. Leur influence est considérable. Il n'est pas douteux que l'attitude favorable d'Hussein à notre égard n'ait eu d'heureux résultats. Son successeur sera animé des mêmes sentiments, car les Turcs sont très impopulaires à la Mecque et leur conduite et leur docilité vis-à-vis de l'Allemagne y sont sévèrement jugées.

Du mot « guerre ». — Un sous-officier, du fond de sa tranchée, nous signale un mot d'origine germanique, qu'on pourrait mettre sous séquestre, aussi, d'ici la fin des hostilités ; ce n'est autre que le mot *guerre*, qui vient, le misérable, du haut-allemand *werra*.

Notre correspondant nous dit : « Pourquoi ne le remplaçerait-on pas par un terme d'origine latine, par exemple « belle » (de *beilum*) ? On dit bien « belliqueux ». On ferait la belle, au lieu de faire la guerre. »

Sans doute, la proposition a de quoi séduire, mais les Français, depuis des siècles, ont trop été à la guerre et en ont tiré trop de gloire, pour qu'ils puissent, aujourd'hui, changer le mot : il a ses grandes lettres de naturalisation.

Tout de même, *werra* est significatif. Ces gens-là, les Boches, voient du cochon partout !

Les chassepots des quatre rangs ont craché

## ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La Charge  
(Août 1870)

... La cavalerie allemande, revenue de sa surprise et se rendant compte qu'elle n'a devant elle qu'un millier d'hommes, se reforme au loin. Nous nous reposons, calmant nos nerfs, raffermissant notre volonté.

Quatre pièces de canon nous arrivent. Elles sont les bienvenues. Vive le « brutal » ! On les installe, la gueule ouverte sur chacune des faces, deux cents ou deux cent vingt hommes par face, deux rangs à genoux, deux rangs debout.

Nous suivons de l'œil tous les mouvements de l'ennemi; nous voyons les escadrons se former, les régiments s'aligner, devant nous, tandis que les aciers lancent des gerbes d'éclairs bleus.

A l'énorme tumulte a succédé un solennel silence, l'empoignante accalmie précédant l'orage. Très froid, notre commandant, le monocle à l'œil, élève la voix, une voix aussi calme, aussi claire, aussi nette, mais peut-être un peu plus vibrante qu'à la parade.

Ecoutez :

« Bravos, mes enfants ! vous avez dignement soutenu la digne réputation de vos aînés. Mais l'ennemi va revenir en masse. Ça va être dur ! Tenez ferme à vos rangs. Laissez venir l'ouragan de cavalerie qui se forme là-bas.

« Garde à vous... Ils ont l'air de se remuer, on dirait... Ah ! Les voilà qui s'ébranlent... Allons, mes enfants, du sang-froid et du coup d'œil. Haut les cœurs — et visitez bien... Vive la France ! »

Vive la France... Et s'élève, lente et grave dans les airs, chantée par un millier d'hommes prêts au devoir, prêts à la mort, la magnifique strophe de la *Marseillaise* :

Amour sacré de la Patrie...

... Le sol tremble. Un roulement, un grondement cent fois plus effrayant que les éclats de cent tonnerres, vient frapper nos oreilles et vibrer jusque dans nos entrailles : c'est la cavalerie allemande ! C'est la charge ! Cuirassiers blancs, uhlans, dragons, se ruent à l'envi !

Et nous, l'œil brillant, la mâchoire contractée, la gorge sèche, nous les attendons, impénétrables — impénétrables en apparence, du moins. On est un peu pâle pourtant, et je me sentirais si je disais que nous n'avions pas le cœur gros et, courant sur la peau, certain petit frisson qui..., que..., vous comprenez, n'est plus comme en 70 !

Gavroches de Bruxelles. — Rue Haute, à Bruxelles, deux gamins chantent à peine poumons, sur l'air populaire de « Marie... » :

Marie, Marie...

Et du Boche on fait du bouilli...

Deux Allemands, qui passent, ont compris (des fois, ils comprennent...) et, empoignant chacun un micio, ils les entraînent au poste voisin.

Grand émoi parmi les autres gamins du quartier, qui, étonnés, leur font cortège. Alors, un des deux grosses, très sérieux, se retourne et dit à l'un de ses camarades :

deux fois dans le tas grouillant et chaque balle a frappé plusieurs cavaliers ou plusieurs chevaux. Pas de plomb perdu !

Quelques obus, faisant leur trou dans la masse, ont achevé la débâcle. A quelques mètres en avant de notre ligne, c'est un monstrueux, indescriptible fouillis de corps d'hommes et de bêtes. Les soldats des premiers rangs ennemis sont allongés sur le terrain, qu'ils arrosent de leur sang. Les blessés blasphèment, hurlent, prient ou râlent, tandis que les chevaux frappés, mutilés, ruent, hennissent, renâclent, mordent, essaient de se relever et retombent lourdement sur quelque malheureux agonisant qu'ils achèvent.

C'est effrayant...

Mais les escadrons repoussés ont repris du champ et semblent vouloir tenter une seconde fois l'aventure.

Chose épouvantable à dire, mais plus épouvantable encore à voir, la cavalerie prussienne nous chargea, nous rechargea, en passant ventre à terre sur ses blessés !

Ma vie devrait-elle durer des siècles que toujours, toujours, je verrai ces malheureux, fous de terreur, se dresser à moitié, tendre les bras en avant, essayer de fuir en dehors de l'espace que la charge atroce allait balayer et, enfin, se coucher, impuissants, résignés, pour attendre la mort.

Et quelle mort !

Nous les vîmes disparaître sous les sabots de fer des milliers de chevaux lancés à fond qui passaient, affolés, les déchiquetant.

Pour la seconde fois, la cavalerie ennemie était sur nous. Pour la seconde fois, nous la laissâmes venir à bonne portée. Quelle boucherie !

Repoussés encore, les Allemands furent à toute bride, mais notre plomb, plus agile, les atteint dans leur course folle et, frappés dans les dos, ils tombent à terre, où, accrochés à l'étrier, ils sont traînés et mis en lambeaux.

Plus de quatre cents hommes sont hors de combat.

Dans nos rangs, on rit d'un rire strident, plein de fièvre — mais les coeurs sont rude-ment serrés...

Louis ALBIN.

(Mon brave Régiment).

## NOUVELLES MILITAIRES

**Les pères de six enfants.** — Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Millerand a décidé que, pendant la durée de la guerre, et quelle que soit l'époque à laquelle ils ont déclaré ou déclareront leur situation de famille, les pères d'au moins six enfants seront uniformément rattachés à la classe 1887 et en suivront le sort, au point de vue de l'appel sous les drapeaux que de l'envoie sur le front.

Doivent, en conséquence, être momentanément renvoyés dans leurs foyers les pères de six enfants, présents dans les dépôts et formations de l'intérieur.

Cette libération n'aura lieu qu'après le retour à leur dépôt des pères de six enfants, en service aux armées, retour qui est actuellement décidé. La date de cette libération provisoire sera indiquée incessamment.

**Les pensions des veuves.** — Toutes les veuves et tous orphelins des militaires tués sur le champ de bataille, quel que soit le grade de ceux-ci, qu'il s'agisse de militaires de l'armée active ou de réservistes ou territoriaux mobilisés, ont droit à une pension viagère.

Cette pension est calculée sur la pension d'ancienneté afférante au grade du mari (moitié du maximum pour les veuves des officiers); trois quarts du maximum pour les veuves des sous-officiers, caporaux ou brigadiers et soldats.

La pension des veuves de soldats tués à l'ennemi est de 563 fr.

**Indemnité représentative de vivres.** — L'indemnité représentative de vivres est allouée aux sous-officiers à solde journalière servant au déja de la durée légale, aux spans indigènes algériens et assimilés, dans toutes les positions d'absence (sauf celle à l'hôpital) donnant droit à la solde de présence.

Un décret, rendu sur la proposition du ministre de la guerre, attribue, en temps de guerre, cette allocation aux autres militaires à solde journalière (Français, étrangers, indigènes) envoyés en congé de convalescence à la suite de blessures reçues ou de maladies contractées au cours des opérations militaires et bénéficiant à ce titre de la solde de présence.

L'indemnité à allouer est fixée uniformément en 1915 à 1 fr. 05.

Elle est payée mensuellement avec la solde de présence et, s'il y a lieu, la haute paye, par les soins du corps auquel appartient l'intéressé.

**Les auxiliaires.** — Des ordres ont été donnés pour remplacer les hommes du service auxiliaire actuellement sous les drapeaux par d'autres de la même catégorie encore dans leurs foyers, convoqués en commençant par les classes les plus jeunes (y compris les classes 1914 et 1915).

### Petit théâtre de la guerre.

## Trop aimable !...

**A Berlin, chez M. Wurst, correspondant de guerre autrichien.** M. Wurst est en train d'écrire un article. La bonne introduce un visiteur : c'est un officier de marine.

L'OFFICIER. S. E. l'amiral von Tirpitz m'envoie, monsieur, vous inviter...

M. WURST. Quel charmant homme ! J'accepte avec plaisir. Est-ce qu'il y aura du pain blanc ?

L'OFFICIER. Pardon, il ne s'agit pas de dîner. L'amiral vous invite à vous embarquer à bord d'un sous-marin pour les attaques qui vont avoir lieu contre les navires marchands britanniques.

M. WURST (pâlissant). C'est un honneur... inappréciable..., mais rien ne me désignait.

L'OFFICIER. Si. Vous avez écrit des articles très enthousiastes sur cette guerre navale à outrance.

M. WURST. Vous êtes sûr ?

L'OFFICIER. Absolument. Voulez-vous vous embarquer demain 18 février ?

M. WURST (chancelant). Je suis très occupé en ce moment.

L'OFFICIER. Alors, la semaine prochaine ?

M. WURST. Je me suis follement engagé pour une partie de quilles, qui me prendra toutes mes soirées.

L'OFFICIER. Enfin, quand il vous plaira. Je vous salue, monsieur. (Il sort.)

M. WURST (sonnant sa domestique). Vite un grog, bien chaud, avec beaucoup de rhum. Je ne me sens pas très bien. (Seul, en s'épongeant les tempes.) Comme il faut faire attention à ce qu'on écrit, tout de même ! (Préenant sa plume et recommençant son article.)

On tend à exagérer la nécessité d'attaquer la flotte marchande ennemie. N'allons pas si vite en besogne... .

C. F.

## LA CHASSE AÉRIENNE

Voici le rapport adressé à ses chefs par un de nos pilotes d'aéroplanes, après une poursuite d'avions ennemis qui eut lieu le 5 février :

13 février 1915.

Survolant la région de G... B..., un taube arrive dans ma direction. Je le charge à environ 50 mètres avec ma mitrailleuse : le taube fait demi-tour, je le poursuis à 100 mètres, tandis que mon mitrailleuse tire sans relâche. Après une minute de poursuite, le taube fait une longue glissade sur l'aile gauche et tombe, l'avant-uré de fumée et de feu, des lambeaux de toile déchiquetée aux ailes, au sud de G... B...

Dans la même région, j'aperçois alors deux avions, dont l'un survole la zone nord-est de M... A coup de mitrailleuse, j'attaque le plus proche. Au premier coup de feu l'aviatik pique, je

charge sur lui verticalement, en faisant tirer mon mitrailleuse, et je vois nettement l'aviatik, touché par ma mitrailleuse, qui pique dans le vide. Je redresse alors mon appareil à 1,500 mètres. Je reprends de la hauteur et je poursuis le deuxième aviatik qui survolait la zone nord de M... Je l'aborde à coups de mitrailleuse à environ 40 mètres en dessous.

Pendant 50 secondes, l'aviatik soutient le combat à coups de fusil automatique ; mais bientôt, touché, l'aviatik pique dans un virage. Je le charge en vol plané vertical, en faisant tirer continuellement ma mitrailleuse, et l'aviatik, touché aux ailes et à la queue, disparaît dans le vide.

Entouré par des obus ennemis de tous calibres, j'atterris à S... M... à onze heures quarante-cinq.

D'après un journal hollandais, le raid récent des avions anglais au-dessus des bases navales allemandes a produit les effets suivants :

A Ostende, les hangars de la gare maritime sont sérieusement endommagés et le pont Smet-de Naeyer l'est si fortement que toute communication avec la gare maritime est rendue impossible.

A Blankenberge, la gare et le chemin de fer sont totalement détruits.

A Zeebrugge, les dégâts occasionnés par le bombardement sont encore plus sévères.

La station électrique de Roombach a dû arrêter son service et les ponts bascules ne fonctionnent plus, par suite du manque d'énergie électrique.

Le hangar des Zeppelins, avec tout son contenu, a été complètement détruit.

## La rage boche

Le député Erzberger, l'un des leaders du centre allemand, publie dans le *Tag*, sous ce titre : « Surtout, pas de sentimentalité ! », la doctrine de la guerre féroce, telle qu'on la conçoit dans le monde dirigeant de l'Allemagne.

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de « plus grande humanité ». Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser « saigner » un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

« La guerre, dit M. Erzberger, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là d'ailleurs un principe de

# LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Rapport de la Commission d'enquête belge sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre.

L'armée belge, sortant du camp retranché d'Anvers, a refoulé, pendant les journées du 10 au 14 septembre, les troupes allemandes qui se trouvaient devant elle.

Occupant Malines, Aerschot et Diest, elle s'est avancée jusqu'aux portes de Tirlemont.

Les assassinats, les pillages, les viols, les attentats contre les personnes et les propriétés n'ont cessé qu'au moment de l'entrée des forces belges dans Aerschot.

Un soldat belge, volontaire de carrière au 6<sup>e</sup> régiment de ligne, nous a exposé le traitement odieux auquel ont été soumis de nombreux prisonniers et blessés belges à Aerschot. Blessé au bras gauche, il avait été fait prisonnier par les Allemands, le 18 août, au matin. Il fut conduit avec vingt-sept autres prisonniers sur la chaussée qui longe le Démier. Deux compagnies allemandes s'y trouvaient. Tous les prisonniers furent chassés devant elles et fusillés.

Ceux qui, pour échapper à la fusillade, se jetèrent dans le Démier, y furent tués à coups de feu. Le témoin, à la première décharge, se jeta à terre, faisant le mort. Un soldat allemand s'approcha de lui et, voyant qu'il vivait, s'apprêta à l'achever en lui tirant un coup de feu.

Un officier intervint, disant qu'une balle était de trop et ordonna de la jeter dans le Démier. Le témoin parvint à se raccrocher à la branche d'un buisson : appuyant les pieds sur les pierres du fond, il pissa la nuit dans l'eau : la tête seule émergeait.

Le lendemain, il sortit de la rivière, entra par les jardins dans une maison abandonnée, y revêtit des habits civils et, se joignant à des habitants qui fuyaient, parvint à se sauver. Des 28 prisonniers, lui et un autre purent seuls échapper. Le témoin est actuellement en traitement dans une ambulance d'Anvers.

Il résulte de nombreux témoignages que dans bien des localités rurales des environs d'Aerschot, de Diest, de Malines et de Louvain, le désastre est plus grand encore qu'à Aerschot. Des villages entiers ont été anéantis. La population, réfugiée dans les bois, manquait d'abri et de pain. Dans les fossés gisent, le long des routes, sans sépulture, de malheureux paysans, des femmes, des enfants tués par les Allemands. Dans les puits, des cadavres ont été jetés et contaminé les eaux.

Des blessés de tout âge et de tout sexe ont été abandonnés sans soins.

Un médecin, préposé au service d'une ambulance à Malines, nous a décrit l'état horrible dans lequel il a trouvé de pauvres gens laissés ainsi sans traitement pendant plusieurs jours. Entre autres, un homme d'une trentaine d'années s'était réfugié avec sa famille dans une fosse à pucin qu'il avait vidée. Les Allemands survinrent, soulevèrent le couvercle et tirèrent dans la fosse. L'homme fut atteint d'atroces blessures. Il resta cinq jours sans soins. La jambe était en complète putréfaction. L'amputation jusqu'à la cuisse a été nécessaire.

Des habitants malades, en grand nombre, ont été réquisitionnés dans toute la région ; la plupart ont été employés à creuser des tranchées, à effectuer des travaux de défense contre nos troupes, au moins des lois de la guerre. Pendant les engagements, d'autres ont été fréquemment obligés à marcher devant le front des troupes allemandes. Un grand nombre ne sont pas revenus.

Dès à présent, à raison des dernières opérations militaires, nous pouvons préciser les faits qui ont amené le sac de Louvain.

Dès leur arrivée, les Allemands firent dans une forme grossière et brutale d'énormes réquisitions de vivres, évaluées à plus de 100,000 francs. Des troupes très nombreuses firent une entrée triomphale vers deux heures et demie. Les chants de triomphe et les musiques redoublaient d'entrain lorsque les troupes croisaient des soldats belges blessés et mourants amoncés de Bautersem et des localités où des combats avaient eu lieu.

Les soldats allemands s'installèrent de préférence chez les habitants, alors que des casernes et des établissements publics mis à leur disposition demeuraient inoccupés. Ils péné-.

traient les coffres-forts, volaient l'argent, les tableaux, les œuvres d'art, l'argenterie, le linge, les vêtements, le vin, les provisions.

Les faits constatés ci-après permettront d'apprécier la manière dont se sont comportées, dans certaines circonstances, les troupes allemandes à l'égard des blessés et des prisonniers.

Le maréchal des logis Baudouin van der Kerchove, du 3<sup>e</sup> rég. des lanciers, déclare qu'étant blessé de deux balles allemandes à la bataille d'Orsmael, le 10 août 1914, malgré ses blessures, les Allemands le maltraitaient et l'un d'eux lui arracha la carabine des mains, la fit tournoyer au-dessus de la tête et lui infligea un formidable coup sur les reins. Voyant qu'il vivait encore, un autre le mit en joue à 2 mètres. Heureusement, la balle ne fit que lui érafler le ventre.

Le cours du même engagement, un carabinier cycliste belge, tombé entre les mains des Allemands, a été trouvé pendu à une haie. Il fut a été attesté par plusieurs témoins, notamment par le curé du village qui présida à l'inhumation.

Le 23 août, à Namur, les soldats allemands après avoir fait sortir les blessés allemands, tuèrent quatre soldats blessés, deux Belges et deux Français, qui étaient soignés dans la clinique du docteur Bribosia, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, légèrement blessé, a été achevé à coups de crosse qui lui ont défoncé la tête.

Sur les 22 soldats de la même armée tués morts dans un petit bois situé à droite de la route de Malines-Tervueren, avant Haarbeek, 18 avaient été achevés à coups de baïonnette portés à la tête ; leurs blessures faites par des balles n'étaient qu'insignifiantes et n'avaient pas empêché de s'échapper ; seuls, les quatre hommes atteints de blessures mortelles ne portaient pas de trace de coups de baïonnette.

Le 25 août, dans le combat livré aux environs de Sempst, le soldat Lootens, du 21<sup>e</sup> de ligne, chargé de relever les blessés avec le personnel ambulancier, aperçu à une cinquantaine de mètres deux soldats belges, lesquels avaient été tués à un arbre. Ces militaires portaient encore leurs effets ; leur veste était ouverte et permettait de constater qu'on leur avait ouvert le ventre. On apercevait très bien les entrailles, qui sortaient.

Le 11 septembre 1914, le nommé Burm (Joseph-Louis), du 2<sup>e</sup> régiment de ligne, a déclaré que, fait prisonnier par les Allemands près d'Aerschot, ceux-ci, pour l'obliger à parler, lui ont plongé les mains dans une marmite d'eau bouillante ; le médecin Thoné, attaché au 24<sup>e</sup> de ligne, a constaté que l'intéressé portait encore des traces de brûlures.

Burm a déclaré avoir vu soumettre deux autres soldats à des tortures : l'un d'eux, qui s'était rebellé, a été saisi par les Allemands, qui lui ont tenu bras et jambes et lui ont tordu le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuivit ; le second a eu un doigt coupé.

Labbe van Crombruggen a fait, le 27 octobre 1914, le rapport suivant :

« Le 20 octobre 1914, après l'attaque des soldats allemands au pont de Dixmude, le matin, vers trois heures, le soussigné, ainsi que, entre autres, les témoins dont les noms suivent, ont constaté le fait suivant : le corps de Camille Poncin, sous-lieutenant au 12<sup>e</sup> de ligne, III, 2, se trouvait dans une position indiquant, à toute évidence, qu'il avait été fusillé. En effet, on l'avait lié, au moyen d'un fil de fer, enrôlé une dizaine de fois autour des jambes, à la hauteur des chevilles. Cette opération terminée, la victime a été fusillée, soit dans la position debout, soit à genoux. Le cadavre, la tête fortement projetée en arrière, reposait sur la face dorsale, les genoux souillés de terre et les talons rejoignant le corps. Le malheureux se sera affaissé sur les genoux pour retomber en arrière, à moins qu'il n'ait été contraint de s'agenouiller avant la fusillade. La poitrine portait très apparemment la trace de nombreuses balles.

Plusieurs moururent en route ; d'autres, parmi lesquels des femmes et des enfants qui ne pouvaient suivre, ainsi que des ecclésiastiques, furent fusillés. Plus de 10,000 habitants furent poussés jusqu'à Tirlemont, ville située à près de 20 kilomètres de Louvain. Ce que dut être leur calvaire, on ne peut le décrire. Beaucoup d'entre eux furent encore repoussés le lendemain de Tirlemont jusqu'à Saint-Trond et Hasselt.

L'expulsion des habitants semble avoir eu pour mobile de faciliter le pillage. Les soldats

étaient si pressés de voler que plusieurs témoins affirmèrent avoir vu commencer le pillage

des leurs habitations au moment même où ils

devaient les quitter.

Le pillage, commencé le jeudi, 27 août, dura

huit jours. Par bandes de six ou huit, les sol-

jets enfouissaient les portes ou brisaient les

fenêtres, pénétraient dans les caves, se grisaient de vin, saccageaient les meubles, éven-

traient les coffres-forts, volaient l'argent, les tableaux, les œuvres d'art, l'argenterie, le linge, les vêtements, le vin, les provisions.

de la guerre qui ont fait l'objet de nombreux témoignages.

Le 16 août, sur la route de Tirlemont à Hannut, un groupe de brancardiers a été assailli par les Allemands qui ont tiré sur eux. Aucun militaire ne se trouvait parmi eux ; aucune confusion n'était possible.

Le 19 août 1914, des ambulanciers, porteurs du costume ecclésiastique, revêtus d'un brassard de la Croix-Rouge, ont essayé des coups de feu de la part des troupes allemandes à Aerschot, alors qu'ils ramassaient des blessés et bien qu'ils eussent montré leurs insignes. L'un d'eux a ensuite été brutalisé toute la journée à l'hôpital alors qu'il soignait les blessés.

Le 19 août 1914, à Lovendou, les Allemands ont arraché à trois ambulanciers leur brassard et l'ont jeté à terre. Les ambulanciers ont été arrêtés, frappés et injuriés. Relâchés enfin, emportant un blessé, ils ont dû le déposer sept fois, parce que les Allemands dirigeaient sur eux le feu des mitrailleuses. Un ambulancier a été atteint d'une balle à la cuisse.

Le 19 août 1914, à Lovendou, les Allemands ont arraché à trois ambulanciers leur brassard et l'ont jeté à terre. Les ambulanciers ont été arrêtés, frappés et injuriés. Relâchés enfin, emportant un blessé, ils ont dû le déposer sept fois, parce que les Allemands dirigeaient sur eux le feu des mitrailleuses. Un ambulancier a été atteint d'une balle à la cuisse.

Le 23 août 1914, en quittant le village de Bioul, près de Namur, la colonne d'ambulance belge, sous les ordres du médecin de 1<sup>e</sup> classe Petit, a été attaquée par l'ennemi et a essayé une vive fusillade. Le médecin-major Petit a été blessé ainsi qu'un médecin adjoint, M. Snouck. Les ambulanciers ont été dispersés. Sur une colonne d'environ 500 personnes, une centaine a pu s'échapper.

Le 26 août 1914, vers trois heures, sur la route de Werchter à Haelst, une voiture portant un fanion de la Croix-Rouge et transportant trois blessés, a été attaquée par des Allemands ; de nombreux coups de feu furent tirés ; une balle traversa la carrosserie et transperça les jambes des deux blessés qui se trouvaient dans l'auto.

Le 27 septembre, les Allemands ont capturé, au mépris des dispositions de l'article 14 de la convention de Genève, une voiture d'ambulance, après avoir abattu deux chevaux et blessé un brancardier qui a été fait prisonnier.

Le 28 septembre, une voiture d'ambulance hippomobile contenant un médecin auxiliaire et un aumônier brancardier ainsi que le conducteur a été l'objet du tir systématique des Allemands ; ils ont été tous trois gravement blessés.

D'autres membres du personnel sanitaire ont été retenus à Namur, l'oberartz déclarant qu'il était de l'intérêt des Allemands de ne point permettre aux médecins de rejoindre l'armée à Anvers pour priver celle-ci de secours médicaux, « la maladie et l'épidémie étant pour eux un atout de plus ».

Nombreuses sont les dépositions de civils et de militaires qui attestent que les Allemands les ont contraints à leur servir de guide, les ont forcés à exécuter des travaux militaires ou ont fait marcher devant leurs troupes des soldats belges prisonniers et une partie de la population civile.

Les soldats Golm, Heyvaerts et Hertleer déclarent que, faits prisonniers avec d'autres hommes de leur compagnie, le 6 août, ils ont été entraînés par les Allemands qui leur avaient lié les mains derrière le dos. Rencontrant à Saine une compagnie belge du 19<sup>e</sup> régiment de ligne, les Allemands les ont placés devant eux. A certain moment, ils leur ont ordonné de crier : « Belges, ne tirez plus, vous tirez sur des Belges ». Deux d'entre les prisonniers sont tombés, frappés par les balles de nos soldats.

A Namur, les Allemands ont contraint les habitants du village à creuser, près du cimetière de Warisoul, des tranchées qui étaient exposées au tir des forts.

Le 23 août, les Allemands ont placé des femmes et des enfants devant leur colonne d'attaque au pont de Lives, en face de Biez. Des femmes et des enfants furent atteints par les balles des Belges.

Dans de très nombreuses localités du Hainaut, les troupes allemandes se sont fait pré-céder de civils, hommes et femmes. C'est ainsi qu'une colonne allemande, traversant Marichienne, poussait devant elle un groupe de plusieurs centaines de civils. Elle se dirigeait sur Montigny-le-Tilleul, où se produisit le premier engagement important avec l'armée française.

« Fait à Ranst, le 27 août 1914. »

« Dr ATTICHAUX. »

« Dr VAN DE MAELE. »

« Le 10 septembre 1914, j'ai été appelé à donner mes soins au carabinier cycliste Leurs, blessé dans un service de patrouille près de Lubbeek. Deux faits contraires aux coutumes de la guerre sont à signaler :

« 1<sup>e</sup> Le soldat Leurs était frappé d'une balle dum-dum. Le membre inférieur gauche était complètement déchiqueté, depuis les malléoles au milieu de la cuisse ; les fragments d'os sortaient des chairs. »

« Une amputation du membre était indispensable pour sauver la vie du malheureux. »

« Wyneghem, le 2 septembre 1914. »

« Docteur Léon PIERRE. »

« Monsieur l'inspecteur général, »

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, le 4 septembre 1914, le soldat Louis

(Alphonse-Joseph), du 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied, 1<sup>e</sup> bataillon, 2<sup>e</sup> compagnie, a essayé, de la part d'une patrouille allemande, deux balles dum-dum ; la première lui a fracassé la bouche, la seconde, reçue dans la cuisse gauche, y a occasionné un trou de la grandeur d'un poing. A côté de cela, cet homme avait reçu dans les fesses, plusieurs autres balles, qui avaient provoqué des lésions normales, c'est-à-dire un petit orifice d'entrée de la grandeur d'une cigarette. »

« Docteur COUVREUR. »

« Monsieur le ministre, »

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointes des cartouches à balle du modèle dit « dum-dum », saisies sur le oberleutnant hanovrien von Hadeln, fait prisonnier à Ninove, par mes troupes, le 29 courant. »

« Le pistolet de cet officier, jeté par lui avant sa capture, n'a pu être retrouvé. »

« Le lieutenant général, gouverneur militaire, »

« L. CLOOTEN. »

« M. le ministre d'Etat Cooreman, »

« Nous avons l'honneur de faire rapport sur le cas spécial que nous avons eu à traiter : »

« Le soldat Théophile Levant, du 5<sup>e</sup> lanciers, a été blessé, le 27 septembre, à midi, par une balle expansive dans le combat d'Alost. »

« La balle a éclaté emportant tous les os du carpe, les têtes des quatre derniers métacarpiens et les tissus mous de la face dorsale du poignet. A la face antérieure, la peau a été déchirée en différents endroits. Les lésions étaient telles qu'il a fallu procéder à l'amputation de l'avant-bras. »

« L'opération a été faite le 27 septembre, à huit heures du soir. »

« Ci-joint deux photographies et une radiographie de la main amputée. La pièce elle-même est conservée. »

(Suivent les signatures.)

Le nord du Luxembourg a généralement été respecté. Par contre, deux régions du sud de la province ont été complètement dévastées.

Une statistique approximative des maisons brûlées dans ces différentes localités a été dressée :

Neufchâteau, 21 maisons brûlées ; Houdement, 66 maisons brûlées ; Rulles, la moitié des maisons a été détruite par le feu ; Ansart, le village est complètement détruit ; Tintigny, 3 maisons seulement subsistent ; Jamoigne, destruction de la moitié du village ; les Bulles, destruction de la moitié des mais

## LE TABLEAU D'HONNEUR

## CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

20<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sergent GAUBERT, 79<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une bravoure exceptionnelle. Le 12 septembre, jour de la retraite des Allemands, a commandé la patrouille chargée de reconnaître les tranchées ennemis, et a atteint le premier l'objectif indiqué. Le 25 septembre, a maintenu sous un feu violent, sa demi-section, dont la moitié de l'effectif fut mise hors de combat. Le 26, a commandé une patrouille de 8 hommes et se glissa jusqu'à l'entrée d'un village où l'accueillit un feu nourri; après avoir riposté, il rentra avec calme, tout le monde au complet. Le 27, charge de la même mission, ne put la remplir jusqu'au bout, un feu meurtrier ayant blessé cinq de ses hommes, qu'il ramena tous, néanmoins, en se repliant.

Sergent NETTER, 26<sup>e</sup> d'infanterie : a fait une reconnaissance sous le feu de l'ennemi, et bien qu'ayant perdu trois hommes sur quatre, a continué sa patrouille, rapportant ensuite des renseignements très précis.

Caporal réserviste DHOM, 26<sup>e</sup> d'infanterie : pendant le combat du nuit du 7 au 8 octobre, a montré la plus grande énergie et la plus intelligente activité en prenant à haute voix le commandement d'unités fictives, et en commandant un poste avancé, où, grâce à sa connaissance de la langue allemande, et à son audace, il a contribué à la prise de 123 prisonniers allemands faits par le détachement du village.

Soldat BARAIZE, 79<sup>e</sup> d'infanterie : blessé à l'épaule gauche, est demeuré au feu, a continué à tirer avec un sang-froid remarquable toutes ses munitions, puis est tombé épuisé.

Soldat DAMIENS, 25<sup>e</sup> d'infanterie : a montré la plus grande bravoure en toutes circonstances. Au combat de nuit du 3<sup>e</sup> septembre, notamment, a pris la tête des attaques à la baonnette, exécutant contre les tranchées allemandes entraînant ses camarades par son exemple. Resté seul avec un de ses camarades, et poursuivi par une section ennemie, a tué l'officier qui la commandait.

Soldat HOUGAROU, 25<sup>e</sup> d'infanterie : pendant le combat de nuit du 7 au 8 octobre, s'est offert à plusieurs reprises pour remplir les missions les plus difficiles; a contribué à la capture de 123 prisonniers allemands, réalisée par le détachement chargé de la défense du village, s'avancant seul, bien que reçu à coups de fusil, devant des groupes d'Allemands qui se sont rendus.

Cavalier LECLERC, éclaireur au 26<sup>e</sup> d'infanterie : a été blessé deux fois : une première fois à la tête par un éclat d'obus, la seconde fois à la cuisse par un éclat d'obus. Chaque fois, a refusé de quitter la ligne de feu, et a continué à assurer son service.

Brancardier DUFOUR, 26<sup>e</sup> d'infanterie : a été blessé deux fois par des éclats d'obus, le 25 août et le 25 septembre. A continué néanmoins à assurer son service avec le plus grand dévouement, refusant de se faire évacuer.

Clairon VERRIER, 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : dans une attaque de nuit, au milieu d'un village, a tué un officier et désarmé un soldat allemand qui s'étaient avancés jusqu'à cinq mètres de son capitaine et menaçaient celui-ci.

Capaine de PIMODAN, 27<sup>e</sup> d'infanterie : a maintenu sa compagnie sous un feu très violent d'artillerie. Blessé grièvement, a refusé de quitter son commandement; ne s'est retiré que sur l'ordre donné à sa troupe d'occuper une autre position. A été mortellement atteint au moment où ses hommes l'aidaient à se déplacer.

Sous-lieutenant de réserve PERROT, 23<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve de calme, d'énergie et

de sang-froid. A été frappé mortellement en entraînant sa compagnie à l'attaque de maisons fortifiées.

21<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sous-lieutenant de réserve LANGLADE, 21<sup>e</sup> d'infanterie : blessé au thorax et au bras gauche, au cours d'un bombardement des plus violents, n'a pas voulu être évacué, et a continué à assurer le commandement de sa compagnie, sans quitter sa tranchée.

Capitaine MOUCHET, 21<sup>e</sup> d'infanterie : dans la journée du 8 octobre, a fait preuve d'un grand dévouement et d'un grand courage. A passé des blessés sur la ligne de feu et n'a abandonné son poste de secours en flammes, en emmenant tous ses blessés, que lorsque le feu provoqué par le bombardement est rendu la position absolument intenable. A été déjà montré un dévouement et une abnégation admirables.

Sous-lieutenant de réserve LALLEMAND, 21<sup>e</sup> d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus aux reins, au cours d'un bombardement des plus violents, est retourné commander sa compagnie après trois heures de repos. Blessé de nouveau le lendemain d'un éclat d'obus.

Chasseur CASSONET, 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied : au cours d'un combat de nuit, après avoir porté trois fois des ordres sur la ligne de combat, sous un feu violent d'infanterie, s'est offert comme volontaire pour porter des cartouches à sa section et a exécuté cette mission.

Adjudant-chef MESSAGER, 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied : n'a cessé, depuis le début de la campagne, d'être un modèle de courage, de dévouement et d'activité éclairée. A entraîné sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie, qu'il a enlevée.

Sous-lieutenant WEISS, 57<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied : a été tué, le 23 octobre, en effectuant une reconnaissance sur un point fortement occupé par l'ennemi.

Adjudant BERNARD, sergent VUILLEMIN, 19<sup>e</sup> d'infanterie : ont enlevé, avec un entraînement admirable, et dans un ordre parfait leur section à l'attaque d'un village fortifié. Ont été tués à la tête de leur troupe arrêtée devant des réseaux de fils de fer.

Maréchal des logis DECHY, 4<sup>e</sup> rég. de chasseurs : le 16 octobre a fait preuve de bravoure et d'entrain en exécutant sous le feu de l'ennemi une mission de liaison au cours de laquelle il a été grièvement blessé à l'épaule droite.

Cavaliers LAURENT et DIDIER, mitrailleurs, 4<sup>e</sup> rég. de chasseurs : le 9 octobre, ont été grièvement blessés, le premier à la tête, le deuxième à la cuisse, en servant leur mitrailleuse avec intérêt et sang-froid.

Brigadier DUBOIS, cavalier MAURICE, 4<sup>e</sup> rég. de chasseurs : le 9 octobre, dans une reconnaissance périlleuse, ont fait preuve de grandes qualités de sang-froid et d'intégrité en allant de très près reconnaître l'emplacement des lignes ennemis. Ayant eu leurs chevaux sous eux, ils sont rentés à pied et ont été assez grièvement blessés, le premier à la tête, le deuxième au bras.

Cavalier RENAULD, 4<sup>e</sup> rég. de chasseurs : déjà nommé cavalier de 1<sup>e</sup> classe pour s'être distingué dans plusieurs reconnaissances. Le 13 octobre, a été blessé à la fois, au pied gauche et au bras droit.

Cavalier CIROT, 4<sup>e</sup> rég. de chasseurs : s'est distingué dans plusieurs reconnaissances par son intégrité et son sang-froid. Le 7 octobre, a été blessé assez grièvement.

## Corps d'Armée colonial.

Sergent LÉANDRI, 34<sup>e</sup> colonial : blessé au pied par un éclat d'obus, n'a pas quitté la ligne de feu; a rejoint la compagnie après le

combat et n'a été évacué que le lendemain, sur l'ordre du médecin-major.

## Etat-major du Corps d'Armée.

Capitaine CAMBAY : a, depuis le début des opérations, fait preuve de très solides qualités militaires et rendu des services très appréciés comme officier d'état-major; s'est acquitté parfaitement de toutes les missions, souvent périlleuses et délicates, qui lui ont été confiées.

Capitaine MOUCHET : a fait preuve de très solides qualités militaires et rendu des services très appréciés comme officier d'état-major; s'est acquitté parfaitement de toutes les missions, souvent périlleuses et délicates, qui lui ont été confiées.

Adjudant BERTHON, sergent-major CALZALBON : ont rendu les meilleures services depuis le début de la campagne actuelle.

Capitaine DUBUSSON : a été constamment sur la brèche, portant des ordres sous un feu parfois très violent, les interpréta avec intelligence, et renseigna le commandement avec le plus grand zèle.

Etat-major de la 5<sup>e</sup> brigade.

Capitaine VIX : a fait preuve de bravoure et d'énergie à tous les combats auxquels il a pris part depuis le début de la campagne. A transmis des ordres sous le feu violent de l'infanterie et de l'artillerie ennemis, et a pu les interpréter avec intelligence dans les circonstances les plus difficiles.

Capitaine THIRY : a fait preuve de qualités militaires de premier ordre et de la plus grande énergie en assurant, sous un feu violent, son service de chef d'état-major de la 5<sup>e</sup> brigade coloniale.

22<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine de bataillon HEZ : a fait preuve d'une intégrité exceptionnelle aux combats du 22 août et du 6 septembre, où il a été atteint de plusieurs blessures en entraînant son bataillon en avant.

Capitaine POIROT : très brillantes qualités militaires aux combats des 22 août, 31 août et 6 septembre.

Lieutenant GRUNFELDER : a fait preuve d'une intégrité et d'un sang-froid exceptionnels en assurant, dans des conditions particulièrement dangereuses, les liaisons.

23<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine DUPONT : le 22 août a, par le feu de sa section de mitrailleuses, détruit presque entièrement un bataillon ennemi. En maintes circonstances critiques, a toujours montré beaucoup de calme et de sang-froid.

Capitaine TRIOL : belle conduite au feu. Blessé au cours de l'action, a conservé le commandement.

Lieutenant LAPRUN : le 6 septembre, a élevé brillamment sa compagnie à l'assaut d'une ferme, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie. A gardé son commandement malgré une blessure.

Lieutenant LEFEBRE : très belle conduite le 22 août. A su maintenir au feu sa compagnie qui avait subi de très grosses pertes.

Lieutenant de réserve COULON : le 22 août, s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une ferme occupée par l'ennemi et l'en a chassé. Blessé grièvement au cours de l'action.

Sergent LOUP : dans une attaque à la baonnette contre un groupe ennemi important, a été blessé au bras au moment où il tuait l'officier allemand qui commandait ce groupe.

CITATIONS  
(Suite.)

Sergent réserviste SOLINHAC : belle conduite au feu; a entraîné vaillamment sa demi-section dans un bois rempli d'ennemis. A été blessé assez grièvement.

24<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine LACABANNE : a fait preuve d'une bravoure et d'une énergie remarquables au combat du 8 septembre. A été blessé au combat du 15 septembre en conduisant une vigoureuse contre-attaque, et n'a quitté le commandement de sa compagnie que sur l'ordre de son chef de corps. A rejoint son régiment avant d'être complètement guéri.

Adjudant COUSIN : belles qualités de courage au combat du 22 août, où il a reçu deux blessures à la jambe et au ventre. Sergent AUBRY : malgré une blessure reçue au cours du combat du 22 août, a contribué avec son lieutenant à sauver le drapeau de son régiment.

16 septembre. Grâce à ses qualités de sang-froid et de courage, a maintenu ses positions, malgré les attaques d'une infanterie très supérieure en nombre.

Capitaine LOUIS : très belles qualités militaires aux combats des 14, 15 et 16 septembre, où il a été blessé.

25<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Sergent PIETRY : au combat du 26 septembre, quoique blessé à la jambe, a débouché le premier d'une lisière de bois sous le feu ennemi, a provoqué le mouvement en avant de la ligne de combat, ne s'est retiré du combat qu'à bout de forces et après avoir été rendu compte de sa mission à son capitaine.

Caporal SAOLI : s'est distingué par son sang-froid et sa bravoure aux combats des 6, 15 et 25 septembre.

Soldat CONIAU : blessé le 22 septembre de deux coups de feu à la jambe au cours d'une patrouille, est revenu en se trainant auprès de son chef de section pour rendre compte de ce qu'il avait vu, ce qui a permis à sa compagnie de se soustraire à un feu d'infanterie.

26<sup>e</sup> régiment d'artillerie coloniale.

Capitaine BERTHIER : très belles qualités militaires, en particulier au combat du 22 août. A exécuté sous un feu violent des reconnaissances qui ont permis à l'artillerie de tenir l'ennemi en respect.

Lieutenant DUBOST : très belle conduite au feu. Blessé grièvement le 9 septembre, en reconnaissant à moins de 500 mètres la ligne ennemie. A néanmoins continué son observation et a rapporté des renseignements qui ont permis de détruire une batterie ennemie.

Lieutenant de réserve LEGARDEUR : blessé grièvement le 22 août en dirigeant adroitement, sous un feu violent d'infanterie, le mouvement de son échelon.

Lieutenant de réserve FAUCHEUX : belles qualités d'énergie et de bravoure. A été blessé au combat du 26 septembre.

Adjudant GIARD : a fait preuve au combat du 22 août de très belles qualités d'énergie et de sang-froid, en dirigeant sous un feu violent les mouvements de son groupe.

Lieutenant de réserve BARNIER : a su maintenir l'ordre dans les voitures de sa batterie soumises à un feu violent, et a dirigé brillamment le changement de position.

Maréchal des logis CAVALIN : blessé au combat du 23 août, a continué son service d'agent de liaison sous un feu meurtrier. N'a cessé depuis, de donner des preuves d'une bravoure calme et réfléchie.

Maréchal des logis VISAGE : depuis le début de la campagne remplit ses fonctions d'agent de liaison avec le plus grand zèle et la plus grande bravoure. Le 31 août, a cappé au sauvetage de deux caissons dont les affalages avaient été tués.

Maréchal des logis DEMARTINI : après avoir eu son cheval blessé sous lui, a été blessé lui-même et néanmoins a su ramener en ordre toute sa pièce.

Adjudant LAFOND : belles qualités de courage et d'entrain sur le champ de bataille. A été blessé au combat du 17 septembre.

Sergent PALETTE : brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 22 août.

Sergent COMBARNOUX : brillante conduite au feu. A été grièvement blessé.

Sergent LOURTAU : au combat du 22 août a pris le commandement d'un groupe de soldats de plusieurs compagnies et a contribué à protéger le mouvement de repli de son unité. A été grièvement blessé.

Soldat ALFRED : après avoir donné le plus bel exemple de bravoure et d'entrain depuis le début de la campagne, a été blessé le 25 septembre; est resté à son poste et ne s'est fait panser qu'après que sa compagnie fut relevée aux tranchées.

Adjudant FEIGNON, génie du corps colonial : sous-officier très méritant, sérieux, ayant du commandement.

Adjudant RIGAL, C. O. A. : excellent sous-officier, d'un dévouement sans borne.

27<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Capitaine BUIS : brillante conduite le 31 août, où il a été grièvement blessé en conduisant sa compagnie à l'attaque d'une position fortement occupée.

Adjudant TARDI : brillante conduite au feu. A été grièvement blessé le 22 août.

Sergent GOUDART : belle conduite au feu. A été grièvement blessé le 7 septembre.

Sergent-fourrier BLINHAUT : belle conduite au feu; blessé deux fois au combat du 27 août.

Soldat DORE : belles qualités de bravoure et de sang-froid. A été grièvement blessé.

Soldat GAUTHIER : blessé à la tête par un éclat d'obus, est resté à son poste de combat.

28<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

Chef de bataillon SCHIFFER : très belle conduite dans les combats des 14, 15 et

16 septembre. Grâce à ses qualités de sang-froid et de courage, a maintenu ses positions, malgré les attaques d'une infanterie très supérieure en nombre.

## Divisions territoriales et de réserve.

Général de brigade ARRIVET, 109<sup>e</sup> brigade d'infanterie : a conduit brillamment sa brigade au feu. A trouvé une mort glorieuse, le 29 octobre, frappé d'une balle à la tête pendant la visite de tranchées situées à moins de 300 mètres de l'ennemi.

Captaine RICHERT, état-major de la 125<sup>e</sup> brigade : a secondé le général jour et nuit avec une activité, une intelligence et un dévouement sans pareil, accomplissant avec un sang-froid imperturbable et un sens tactique parfait les reconnaissances les plus périlleuses et donnant à tous l'exemple du plus beau courage.

Captaine RENOIX, état-major de la 61<sup>e</sup> division : s'est distingué dès le commencement de la campagne par sa belle attitude au feu. A été blessé assez grièvement le 21 septembre.

Chef de bataillon COLOMIES, génie de la 63<sup>e</sup> D. R. : commandant le génie de la 63<sup>e</sup> division de réserve, a pris personnellement la direction de la compagnie divisionnaire. A conduit à plusieurs reprises cette unité dans des circonstances très périlleuses, pour diriger ses travaux, en particulier le 13 septembre, après s'être employé à ramener sur le front cette compagnie, très éprouvée par l'attaque de l'ennemi. L'a maintenue sous un feu violent et a été blessé à ce moment.

Caporal DETOURBET, compagnie cycliste de la 71<sup>e</sup> division : le 16 octobre, coupé du reste de sa section dans l'intérieur d'un village, réussit à se dégager, avec toute sa troupe, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, alla ensuite chercher un chasseur grièvement blessé et l'aida à le transporter dans nos lignes.

Medecin aide-major PREVEL, 202<sup>e</sup> d'infanterie : s'est particulièrement distingué, le 12 octobre, en allant relever des blessés sous un feu violent.

Sergent réserviste GUESDON, 202<sup>e</sup> d'infanterie : s'est porté bravement à l'attaque, entraînant sa demi-section sous un feu extrêmement violent et l'a maintenue sur le terrain conquis.

Captaine LAFISSE, 225<sup>e</sup> d'infanterie : très belle attitude et remarquable énergie au feu.

Captaine TOUSSAINT, état-major de la 132<sup>e</sup> brigade d'infanterie : belle conduite au feu.

Captaine MARQUEZY, état-major de la 68<sup>e</sup> division territoriale : le 9 octobre, a ramené des troupes sur une position momentanément abandonnée, sous un bombardement intense, avec la bravoure et l'entrain qui lui sont habituels. Est toujours prêt à accomplir sur la ligne de feu les missions les plus périlleuses.

Sergent BEAUCOUP, 1<sup>er</sup> bataillon du 28<sup>e</sup> territorial : fait journalement des reconnaissances sur les lignes ennemis. Le 26 octobre, aidé de quelques territoriaux, a percé le mur d'un parc occupé par l'ennemi, a effectué la reconnaissance et ramené un blessé français.

## Aviation

Lieutenant HUGEL : a conduit le 22 août, avec crânerie et discernement une reconnaissance, et a ainsi fourni des renseignements très utiles. A la date du 25 septembre, a effectué depuis le début de la campagne, quarante heures de vol et parcouru 2,600 kilomètres, dont 1,500 kilomètres au-dessus des lignes ennemis. Montre comme observateur le même entrain dont il a fait preuve comme cavalier.

Lieutenants MUNCH et HUGEL : l'appareil qu'ils montaient ayant été atteint par plusieurs éclats d'obus, dont l'un a gravement endommagé le stabilisateur, ont continué leur reconnaissance, malgré une violente canonnade, et ne sont rentrés atterrir au point désigné qu'après avoir complètement rempli leur mission.

Maréchal des logis CLEMENT, pilote à l'escadrille H. R. n° 19 : enveloppe à 2,000 mètres par les éclatements d'obus, n'a pas hésité à terminer sa reconnaissance, et, pour éviter la canonnade, a piqué droit à 800 mètres au-dessus des lignes allemandes, au risque d'être atteint par la fusillade. Donne constamment l'exemple du calme et du sang-froid.

Captaine de cavalerie de VERGNETTE et sergent réserviste GILBERT, escadrille M. n° 25 : voyant un avion français poursuivi

par un "taube", ont pris ce dernier en chasse, s'en sont approchés jusqu'à une vingtaine de mètres, ont décharge sur lui trois balles de mousqueton, le forçant à atterrir par un vol excessivement piqué dans un champ d'où il a semblé ne plus pouvoir repartir.

Sous-lieutenant de réserve PERREL, escadrille M. F. n° 8 : blessé dans un accident d'avion, a refusé de se laisser évacuer, a recommandé à pilote avant même d'être rétabli. A fait depuis le début de la campagne plus de cent quarante heures de vol, au cours desquelles son avion a été atteint à plusieurs reprises par le feu de l'ennemi.

Adjudant HOMERAIN, escadrille M. F. n° 8 : a fait preuve comme aviateur militaire de beaucoup d'entrain, de courage et de sang-froid, exécutant de nombreuses reconnaissances et d'efficaces réglages de tir, malgré le feu parfois très vif de l'artillerie ennemie.

Lieutenant LAURENT : a permis de régler le tir sur un pont.

Adjudant DE SEYSEL et maréchal des logis LAPORTE : ont été quotidiennement en butte au tir de l'artillerie et de l'infanterie adverses.

Caporal GAUBERT : dégagé de toute obligation militaire, et ayant pris du service pour la durée de la guerre, a conduit presque chaque jour des reconnaissances dans des conditions particulièrement délicates et périlleuses.

Lieutenant RADISSON, escadrille M. S. 26 : a, au cours de la campagne, exécuté de nombreux vols au-dessus des batteries ennemis, avec de jeunes pilotes à dresser à l'observation du tir. A contribué largement à déterminer une méthode de réglage et de liaison qui a donné d'importants résultats matériels. A obtenu notamment la destruction de plusieurs pièces ennemis.

Lieutenant COUTISSON : se dépense sans compter et exécute journalement des reconnaissances sur l'ennemi. A obtenu les meilleurs résultats dans l'observation d'artillerie, les reconnaissances à longue portée et le lancement des projectiles (2<sup>e</sup> citation).

Adjudant JUMEL : a exécuté journalement des reconnaissances au-dessus de l'ennemi, et des lancements de bombes, et a obtenu les résultats les plus satisfaisants.

Lieutenant THENAUT : a fait presque journalement des reconnaissances à longue portée et des réglages de tir d'artillerie, bravant le feu de l'ennemi et se prodigant sans compter pour remplir les missions qui lui étaient confiées (2<sup>e</sup> citation).

Sergent STROHL : exécute journalement des reconnaissances d'objectifs et de réglages de tir, malgré le feu très nourri de l'artillerie ennemie. Déjà cité pour ses reconnaissances à longue portée (2<sup>e</sup> citation).

Sergent CHAUSSÉ : exécute journalement, sous le feu de l'artillerie, des reconnaissances d'objectifs et des réglages de tir. A fourni des renseignements particulièrement précis et intéressants.

Lieutenant DE L'HERMITE : très allant, toujours prêt à marcher, très conscientieux, a exécuté de nombreuses reconnaissances en survolant le territoire ennemi et a rapporté des renseignements importants. En maintes circonstances, a fait preuve d'intégrité sous le feu des canons spéciaux de l'artillerie ennemie.

Captaine SACONNEY, génie du port d'attache d'Epinal : a rendu des services importants en organisant rapidement une section automobile de ballon captif et de cerfs-volants montés. A parfaitement commandé cette section sur le champ de bataille et a fait à bord du ballon captif, dans des circonstances difficiles, et malgré le feu de l'artillerie ennemie, de nombreuses ascensions pour situer les batteries adverses et régler le tir de notre artillerie.

Captaine PROVILLARD : a organisé le service de réglage du tir de l'artillerie lourde, dans des conditions qui ont permis un rendement des plus efficaces.

Lieutenants MAZIER et PERSONNE : ont rendu les services les plus signalés en volant quotidiennement et en permettant de régler le tir de l'artillerie lourde.

Sous-lieutenant PARENT, adjudants DREVET, MARC, VANDELLE : belle attitude sous le feu quotidien des batteries spéciales contre avions.

Sergents DARBOS, DAVID, et DE DONCKER : ont, depuis le début des opérations, seuls ou avec observateurs, exécuté de nombreuses reconnaissances au-dessus des lignes

ennemis. Leurs avions ont fréquemment été percés de balles ou d'éclats d'obus.

Capitaine VAUDEIN : a organisé le service d'observation du tir au 6<sup>e</sup> corps d'armée, et a pu obtenir les résultats les plus satisfaisants.

Lieutenant GROUT : a rapporté des nombreuses reconnaissances exécutées au-dessus des positions ennemis, sous le feu, des documents de la plus grande utilité.

Lieutenants de LAREINTY-THOLOZAN et VARCIN : ont conduit presque quotidiennement des reconnaissances d'armée au-dessus d'une puissante artillerie ennemie, dont la tir ne cessait de les poursuivre.

Lieutenants MARLIN et MARTINET : ont, depuis le début de la campagne, exécuté un nombre considérable de reconnaissances, ce qui a permis à nos batteries d'agir avec efficacité complète contre les objectifs les mieux dissimulés.

Adjudant CHATELAIN : a permis de régler le tir sur un pont.

Adjudant DE SEYSEL et maréchal des logis LAPORTE : ont été quotidiennement en butte au tir de l'artillerie et de l'infanterie adverses.

Caporal GAUBERT : dégagé de toute obligation militaire, et ayant pris du service pour la durée de la guerre, a conduit presque chaque jour des reconnaissances dans des conditions particulièremment délicates et périlleuses.

Lieutenant RADISSON, escadrille M. S. 26 : a, au cours de la campagne, exécuté de nombreux vols sur l'ennemi et rendu des services précieux ; a été décoré pour faits de guerre, et, le jour même où il a trouvé la mort en essayant de remplir sur un appareil très fatigué la mission qui lui avait été confiée, avait effectué sur l'ennemi une reconnaissance au cours de laquelle son avion avait été touché par les balles ennemis.

Captaine LABORDERE : a exécuté presque chaque jour, depuis le 2 août, des reconnaissances aériennes, dans des conditions particulièremment dangereuses, à proximité des batteries spéciales de places, qui ont violéement canonné son appareil.

Captaine BRETEY : a fait preuve de facultés d'organisation et d'activité qui ont donné aux avions de la place un véritable essor.

Lieutenant ROECKEL : continue à mériter d'être particulièrement distingué par suite de son activité inlassable et de sa bravoure antique.

Sergents GUIGNANT et MALLET : ont, depuis le début des opérations, seuls ou avec observateurs, exécuté de nombreuses reconnaissances au-dessus des lignes et des ouvrages ennemis. Leurs avions ont été fréquemment percés de balles ou d'éclats d'obus.

## Divers.

Caporal FAOU, 21<sup>e</sup> section d'infirmiers : un obus étant tombé près du poste de secours, et ayant blessé le caporal Faou et un capitaine, le caporal Faou, grièvement atteint au ventre, n'a consenti à se laisser panser qu'à près d'avoir fait lui-même un double pansement à l'officier blessé.

Captaine BROSTRA, 1<sup>er</sup> rég. de marche de la brigade d'infanterie du Maroc : adjoint au chef de corps, a déployé, le 16 septembre, le plus brillant courage en transmettant les ordres sous une grêle de projectiles. A été blessé mortellement à la fin de la journée.

Soldat BOUHNADJ, 7<sup>e</sup> tirailleurs : ayant reçu trois blessures de shrapnel et entendant un camarade non blessé se plaindre, lui dit en arabe : " Sois donc courageux ". Puis, se tournant vers son lieutenant : " C'est pour le drapeau français, mon lieutenant, que je souffre. "

Adjudant TONSARD, 1/2 rég. de marche de chasseurs d'Afrique : s'est fait remarquer constamment par son intelligence, son coup d'œil, son sang-froid et sa hardiesse dans l'accomplissement de toutes les missions qui lui ont été confiées. Fait preuve des plus belles qualités militaires en exécutant des reconnaissances très périlleuses.

Sous-lieutenant DEBROISE, 4<sup>e</sup> rég. d'artillerie : le 24 septembre, alors que sa batterie n'avait plus d'infanterie devant elle, s'est porté à 300 mètres des tirailleurs ennemis et a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant FLOCH, 30<sup>e</sup> d'infanterie : au combat du 7 septembre, a conduit, avec une fermeté et un sang-froid remarquables, sa section sous des feux d'infilade.

Soldat ANGELY, 30<sup>e</sup> d'infanterie : atteint de cinq éclats d'obus et sérieusement blessé, n'a consenti à se faire panser qu'après avoir assuré son service.

Soldat TALVARD, 30<sup>e</sup> d'infanterie : blessé

à la jambe par un éclat d'obus et ayant eu son fusil brisé dans la main, ne s'est arrêté qu'après être parvenu auprès de son capitaine et avoir rempli la mission qui lui était confiée.

Sergent CHARTIER, 303<sup>e</sup> d'infanterie : s'est offert librement pour une mission des plus périlleuses, d'où il est revenu grièvement blessé.

Caporal DUBOIS, 303<sup>e</sup> d'infanterie : malgré le tir nourri de l'artillerie ennemie, a rempli brillamment ses fonctions d'observateur. Nombreuses blessures.

Capitaine RIPERT, 3<sup>e</sup> zouaves de marche : a été mortellement frappé en faisant, sous un feu violent, la reconnaissance de la position qu'il devait attaquer avec sa compagnie.

Captaine LESIEUR, 3<sup>e</sup> zouaves de marche : une des sections de sa compagnie ayant été ensevelie sous les terres bouleversées par l'explosion des obus, a su, malgré le feu de l'ennemi, organiser le sauvetage et maintenir le calme dans sa troupe ; a repoussé ensuite très énergiquement une attaque dirigée contre son unité.

Capitaine PALOQUE : a fait preuve d'un dévouement et d'un courage remarquable au cours du bombardement d'un hôpital où son sang-froid et son énergie ont permis l'évacuation des blessés couchés.

## Gouvernement militaire de Paris.

Adjudant DELAFOSSE : a été blessé très grièvement au combat du 24 octobre en dirigeant un groupe de sapeurs chargés de la destruction d'un réseau de fils de fer. A fait preuve de décision et des plus belles qualités d'énergie et de sang-froid.

Caporal DURAND : le 24 octobre, malgré le feu très violent de l'ennemi, n'a pas hésité à sortir de la tranchée pour aller remplacer, avec quatre hommes de son escouade, un groupe de sapeurs hors de combat et chargés de la destruction de défenses accessoires. A été très grièvement blessé.

Chef de bataillon HUMBLOT, 123<sup>e</sup> d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par son attitude énergique et calme au cours de différents combats et par l'activité qu'il déploie dans le commandement de son régiment en campagne.

Chef de bataillon BATBEDAT, 33<sup>e</sup> d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Chef de bataillon PERRENOT, 26<sup>e</sup> d'infanterie : a conduit avec le plus grand courage et beaucoup de vigueur un détachement qui a fait à l'ennemi 88 prisonniers et capture un convoi. Blessé le 25 août.

Chef de bataillon HUMBLOT, 123<sup>e</sup> d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Chef de bataillon PRAVAZ, 18<sup>e</sup> d'infanterie : s'est très bien conduit au cours d'un combat. A été blessé au bras et a dû être évacué.

Colonel CAPDEPONT, 34<sup>e</sup> d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne et jusqu'au moment où il a quitté son commandement, douze heures après avoir été blessé à son poste de combat, le plus grand dévouement. A conduit son régiment au feu, à trois reprises différentes, avec intelligence. Grand sens tactique. Blessé au pied, a été évacué.

Chef de bataillon METOIS, 4<sup>e</sup> tirailleurs : officier du plus grand mérite qui, à la tête de son bataillon, a dirigé avec la plus grande énergie la colonne d'attaque de droite le 6 novembre ; a enlevé les premières tranchées allemandes et s'est maintenu sur le terrain malgré les pertes subies.

Colonel d'infanterie BEUVELOT : excellent officier supérieur, ayant beaucoup de sa personne. Blessé le 25 août, a montré en toutes circonstances de très sérieuses qualités.

Lieutenant-colonel FLOCON, 32<sup>e</sup> d'infanterie : blessé le 6 septembre d'une balle à la cuisse en conduisant au feu un groupe d'hommes très éprouvé par le feu.

Chef de bataillon JULLIEN, 312<sup>e</sup> d'infanterie : officier supérieur très expérimenté, commandant son bataillon avec fermeté et compétence. Le 20 août, a dirigé son bataillon avec autorité et fermeté dans le mouvement de repli effectué lors de l'évacuation définitive d'une position. Blessé le 2 novembre.

Lieutenant-colonel d'infanterie LOUIS : a commandé avec distinction un régiment pendant toute la première partie de la campagne et a été blessé sans quitter son commandement. Comme chef d'état-major, rend les meilleurs services et se montre en toutes circonstances entièrement dévoué à ses devoirs. Officier supérieur exceptionnellement méritant.

Lieutenant-colonel HAYAUX DU TILLY, 142<sup>e</sup> d'infanterie : officier supérieur d'une haute valeur, se montre un chef de corps plein d'expérience, de grand sens, d'un esprit très avisé. A parfaitement dirigé l'action de son régiment dans plusieurs engagements très sérieux, en particulier les 2, 3, 9, 10 et 12 novembre.

Chef de bataillon AZEMAR, 142<sup>e</sup> d'infanterie : chef d'état

et à propos son bataillon. Grâce à sa présence d'esprit, a maintenu sa troupe dont l'aile gauche était tournée et a permis l'arrivée de renforts pour rétablir la situation (combat du 6 novembre). Grièvement blessé le 11 novembre.

**Chef de bataillon FAVATIER**, 81<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé en conduisant son bataillon à une attaque le 20 août, a subi l'amputation de la jambe. Officier supérieur de valeur et très méritant.

**Colonel d'infanterie SIMON** : d'un courage, d'un sang-froid et d'un dévouement rares. A pris part avec la plus grande distinction à toutes les grandes batailles de la campagne, d'abord comme colonel du 90<sup>e</sup> rég. d'infanterie, puis comme commandant de la 34<sup>e</sup> brigade. Exceptionnellement méritant.

**Lieutenant-colonel PICCHAT**, 268<sup>e</sup> d'infanterie : très brillant soldat qui a fait du 268<sup>e</sup> d'infanterie un fort bon régiment et qui a été gravement blessé à la bataille de la Marne d'une balle qui lui a traversé la tête.

**Lieutenant-colonel BENOIT**, 114<sup>e</sup> d'infanterie : officier très énergique qui a de nombreux services de guerre. Gravement blessé au cours de la campagne.

**Chef de bataillon CHICOYNEAU DE LA-VALETTE DU COETLOSQUET**, 135<sup>e</sup> d'infanterie : excellent officier ayant de nombreux services de guerre. A été atteint de deux blessures dont une très grave.

**Chef de bataillon SAUVET**, 81<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé de donner l'exemple du devoir, de l'énergie et du dévouement poussé au degré le plus élevé. A été blessé au moment où il faisait une reconnaissance devant une position ennemie, le 29 octobre.

**Chef de bataillon HENNEQUIN**, 31<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : commandant son bataillon aux tranchées pendant neuf jours, a résisté aux plus violentes attaques de l'ennemi, et malgré les pertes subies a tenu bon jusqu'au bout.

**Chef de bataillon SIMONET**, 142<sup>e</sup> d'infanterie : par sa décision et sa bravoure admirables, a, le 2 novembre, rétabli la ligne de bataille en reprenant des retranchements abandonnés qui allaient être occupés par l'ennemi.

## MÉDAILLE MILITAIRE

### *Scellés décorés de la médaille militaire :*

**Brigadier BRU**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : bien que grièvement blessé au cours d'une reconnaissance poussée jusqu'aux tranchées de l'ennemi, est revenu en arrière pour rapporter les renseignements qu'il s'était procurés. A été recueilli alors qu'il avait été obligé de s'arrêter en raison de l'épuisement de ses forces.

**Brigadier MARTIN**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : grièvement blessé à quelques mètres d'une tranchée ennemie, qu'il était chargé de reconnaître ; est venu rendre compte de sa mission avant de songer à se faire panser.

**Cavalier COMBES**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : très grièvement blessé, a fait preuve de sérénité et d'oubli de soi-même en ne tenant pas compte de ses propres souffrances pour s'occuper de son capitaine, qui venait d'être blessé lui-même.

**Cavalier CIS-TERNI**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : très grièvement blessé, a refusé le secours de ses camarades pour ne pas les exposer au feu.

**Cavalier BONNETEAUD**, 1<sup>er</sup> rég. de marche de chasseurs d'Afrique : alors que l'escadron était couché à 80 mètres des tranchées allemandes, s'est avancé la nuit en éclaireur sur ces dernières, à moins de 20 mètres. A été grièvement blessé à l'épaule et est venu rendre compte à son escadron avant de se faire panser.

**Médecin auxiliaire GROSSO**, 33<sup>e</sup> division : a fait preuve, en toutes circonstances, d'une endurance, d'un entraînement et d'un dévouement journaliers au-dessus de tout éloge, travaillant la nuit à la relève des blessés et le jour offrant ses services aux ambulances de la division. A été blessé le 6 novembre.

**Cannoneur GAGNAIRE**, 49<sup>e</sup> d'artillerie : grièvement blessé au genou en servant sa pièce sous le feu. Excellent soldat.

**Maréchal des logis PERRAULT**, 50<sup>e</sup> d'artillerie : a montré un grand courage dans beaucoup de circonstances périlleuses, notamment le 30 octobre, en essayant de transporter dans une tranchée un officier mortellement blessé, qu'il n'a abandonné momentanément pour s'abriter qu'après avoir constaté sa mort. A eu le bras brisé par une balle.

**Maitre ouvrier CHAGOT**, 12<sup>e</sup> d'artillerie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son activité et son attitude sous le feu. S'est distingué en dirigeant l'exécution difficile du retrait d'une pièce battue par le feu ennemi. A été blessé à la figure par un éclat d'obus.

**Tirailleur ISMEILA TISSE**, 2<sup>e</sup> colonial mixte : a été blessé à la jambe le 29 octobre étant agent de liaison. Le terrain étant découvert, a fait preuve d'une énergie et d'un sang-froid remarquables en restant couché, sans appeler à l'aide, pendant un bombardement violent par l'artillerie ennemie, pour ne pas mettre en danger les camarades qui ont dû venir le relever.

**Tirailleur MODY NGOM**, 2<sup>e</sup> colonial mixte : a été grièvement blessé le 29 octobre. Etant en sentinelle, a fait preuve d'un courage et d'une énergie remarquables en se trainant sur les genoux pendant vingt mètres, malgré trois blessures causées par des éclats d'obus, pour appeler ses camarades à son secours.

**Adjudant-chef CANETTO**, 2<sup>e</sup> colonial mixte : le commandant de la compagnie étant blessé pendant l'attaque du 28 octobre à 20 h. 40, a pris le commandement de l'unité dans une situation particulièrement difficile, et par les feux violents dont il avait ordonné l'exécution, a empêché la marche en ayant de l'ennemi.

**Sergent SOLOMIAC**, 1<sup>er</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais d'Algérie : au combat du 10 novembre, a montré le plus grand sang-froid et la plus belle énergie dans le commandement de sa section, dans des circonstances particulièrement difficiles. A été blessé.

**Adjudant-chef RIOU**, 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais d'Algérie : le 9 novembre, au cours d'un combat de nuit, a été du plus bel exemple pour ses tirailleurs, qu'il a conduits sous le feu le plus violent jusque sur les tranchées allemandes où s'est livré un corps à corps. A été grièvement blessé au bras au cours de cette affaire et a été évacué.

**Adjudant-chef CRISTAU**, 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais d'Algérie : a été du plus bel exemple pour ses tirailleurs qu'il a conduits sous le feu le plus violent d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleuses, et qu'il a su maintenir au moment du repli d'un bataillon voisin. A été grièvement blessé.

**Sergent ALI BEN MOHAMED**, 8<sup>e</sup> tirailleurs indigènes : le 10 novembre, dans sa tranchée écrasée sous le feu incessant de l'artillerie, atteint de trois blessures, s'est montré un chef de groupe des plus énergiques et a repoussé brillamment, vers 15 heures, une attaque dirigée contre sa troupe. A continué à combattre énergiquement le lendemain, malgré ses blessures.

**Sergent MOSBAH BEN EMBAREK**, 8<sup>e</sup> tirailleurs indigènes : s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu et son aptitude au commandement. Atteint de deux blessures, le 30 octobre, a conservé le commandement de sa demi-section et a refusé de se faire soigner avant qu'on ait transporté et pansé un de ses hommes, blessé.

**Caporal KELILY-DJELALI**, infirmier au 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : s'est signalé par son intelligence et son dévouement inlassable dans ses fonctions de caporal infirmier. D'un courage et d'un sang-froid remarquables, a toujours relevé avec promptitude, de jour comme de nuit, les blessés.

**Soldat ZOUBA AMMAR BEN MOHAMED**, 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : blessé gravement le 22 août, est resté sur la ligne de feu ; ne s'est dirigé sur le poste de secours que sur l'ordre de son chef. A peine guéri, a demandé à rejoindre sa compagnie.

**Soldat LARIBI**, 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : s'est fait particulièrement remarquer par sa vigueur, son énergie et sa bravoure, dans toutes les affaires auxquelles il a pris part. Blessé le 30 octobre.

**Soldat LOKMANI AMAR LOTHIMANI**, 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : s'est particulièrement distingué par son courage, son entraînement et son dévouement absolu à ses chefs. Blessé

le 20 septembre, a montré une énergie peu commune en accomplissant, comme agent de liaison, la mission qui lui avait été confiée avant de déclarer sa blessure.

**Clairon LEKADIR MOHAMED**, 1<sup>er</sup> tirailleur indigène : blessé le 22 août, a continué à se porter en avant avec sa section, ne songeant point à se faire panser et faisant preuve d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. A peine guéri de sa blessure, a demandé à rejoindre son unité.

**Soldat BELKADEM**, 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : blessé le 15 septembre, a rejoint sa compagnie à peine guéri. Le 12 novembre, a été blessé à nouveau en franchissant les fils de fer de nos tranchées attaquées par les Allemands pour aller chercher un sous-officier allemand qu'il rapporta sur son épaulé.

**Soldat ABBAS BEN OTHMAN**, 8<sup>e</sup> tirailleurs indigènes : le 15 novembre, quoique blessé dès le début d'une attaque, s'est improvisé chef de groupe, a entraîné ses camarades et n'est allé se faire soigner que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

**Soldat ARAB YOUYA BEN MOHAMMED**, 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes : s'est toujours fait remarquer par son courage et son sang-froid. A été blessé le 20 septembre.

**Canonniers TISORIN, CAUVAC et JOUVIE**, 42<sup>e</sup> batterie du 1<sup>er</sup> groupe : se sont fait remarquer par leur entraînement et leur bravoure au combat du 12 novembre. Ont été grièvement blessés.

**Caporal réserviste TROUVE**, 32<sup>e</sup> d'infanterie : envoyé en patrouille reconnaître un couloir dangereux, a effectué sa reconnaissance, en perdant successivement tous les hommes qui l'accompagnaient. Blessé lui-même a eu l'énergie de poursuivre sa mission et de rapporter le renseignement demandé.

**Caporal réserviste BLANCHANDIN**, 90<sup>e</sup> d'infanterie : son chef de section ayant aperçu un mouvement important de l'ennemi, qui préparait une attaque contre une unité voisine, s'est dévoué pour aller prévenir l'artillerie et a traversé sous un feu violent 800 mètres de terrain découvert, sa mission accomplie, a rejoint sa place de combat en s'exposant au même danger.

**Adjudant SUIRE**, 66<sup>e</sup> d'infanterie : blessé à l'épaule, le 27 octobre, a continué à commander sa section pendant le reste de la journée, et pendant la nuit, la situation étant grave, et n'est allé se faire panser que le lendemain matin, puis est revenu prendre son commandement.

**Adjudant BARRE**, 135<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé de donner, depuis le début de la campagne, le plus bel exemple d'énergie et de bravoure. Affecté à une compagnie, en réorganisant sur la ligne de feu et privée presque totalement de gradés, l'a maintenue au combat, en présence d'une attaque violente, par son exemple, son sang-froid et son courage.

**Soldat PICHON**, 68<sup>e</sup> d'infanterie : d'un courage et d'un entraînement au-dessus de tout éloge. A rempli, à plusieurs reprises, sous des feux violents, les missions les plus périlleuses. Est un exemple de bravoure dans sa compagnie.

**Sergent-major DOUCET**, 290<sup>e</sup> d'infanterie : s'est fait remarquer, depuis le début de la campagne, par sa vigueur, son sang-froid et son entraînement. Assez grièvement blessé au cou en conduisant sa section à l'attaque.

**Caporal fourrier HUET**, 114<sup>e</sup> d'infanterie : envoyé pour reconnaître, la nuit, les tranchées ennemis, s'est approché jusqu'à 10 mètres de l'une d'elles, et là, laissant ses hommes couchés à terre, a rampé vers la tranchée jusqu'à ce que sa tête dépassant le parapet, il put voir que la tranchée était occupée par un fort groupe.

**Sergent RABOUI**, 77<sup>e</sup> d'infanterie : se distingue par sa bravoure simple et son dévouement absolu, toujours le premier à s'offrir pour les missions les plus périlleuses, qu'il remplit avec gaieté et hardiesse. Est du plus bel exemple pour tous.

**Clairon CLERCY**, 268<sup>e</sup> d'infanterie : donne, en toutes circonstances, l'exemple du courage et du mépris de la mort. Vient encore d'aller chercher sous le feu un camarade grièvement blessé, le ramenant sur une brouette sans se soucier des balles qui l'accompagnaient.

*Le Gérant : G. CALMÈS.*

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7<sup>e</sup>.